

XYZ. La revue de la nouvelle

Fiches de lecture



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3405ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1989). Compte rendu de [Fiches de lecture]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 75–77.

Marcel Aymé, *La Fille du shérif*, Paris, Gallimard, 1987, 226 p.

En réunissant les nouvelles de ce recueil, les éditions Gallimard rendent hommage à la mémoire d'Aymé. Vingt ans après sa disparition, il nous revient avec une vingtaine de titres qui n'ont connu qu'une brève existence dans la presse, entre 1929 et les années soixante; autant dire des «inédits». Michel Lecureur préface l'ouvrage et relève, selon les vues d'Aymé, le rôle non plus de témoin du monde que se doit d'observer l'écrivain moderne, mais bien de conscience.

De fait, la page ayméenne s'occupe de morale et de conscience, et *la Fille du shérif* rencontre l'Aymé de toujours. C'est-à-dire drôle, ironique, humoristique, imaginatif quand il s'agit d'émousser le fil d'un jugement ferme, ou critique et caustique quand il aborde bourgeois comme prolétaires, bonnes consciences et grands de ce monde comme de l'autre. Aymé, c'est d'abord l'imagination vive et le plaisir de tourner vivement la phrase pour la satisfaction d'une satire efficace. Ainsi de «L'œil» (drame amoureux chez les ronds-de-cuir) où l'esprit de la nouvelle tient dans la première ligne: «Meunier gagnait sa vie paisible chez les Frères Bois et Cie, des pâtes dentifrices.» (p. 35) «Héloïse» (qui compte parmi les quatre nouvelles histoires de Martin ci-incluses) révèle qu'il n'y a pas d'étonnement à se réveiller le matin avec «une oreille de lapin au cul». (p. 186) Pour le professeur Mondot, c'est une question de «sub», et le cas de Martin suit les règles: «Tous les soirs, sur le coup de huit heures, Martin changeait de sexe pour, le lendemain matin à huit heures, revenir au masculin.» (p. 185) On imagine cependant les nuits rageuses de l'épouse, l'étonnement de Martin, qui s'éprend peu à peu de son double féminin, tout inaccessible, Héloïse... Leur bonheur impossible rappelle la fin plutôt triste du célibataire du 75bis de la rue d'Orchampt (Garou-Garou Dutilleul, *le Passe-muraille*) emmuré rue Norvins au lendemain d'une nuit d'amour. «Il n'y a point d'amour durable, partant point de bonheur, en dehors de la famille», constatait la jument verte¹.

1. Marcel Aymé, *La Jument verte*, Paris, Gallimard, coll. «Le Livre de poche», n° 108, 1933, p. 233.

En effet, les amours de *la Fille du shérif* sont plutôt déçues. «L'œil», «Un crime», «Un coureur à pied du nom de Martin» s'achèvent dans le sang. L'ardeur des passions allie parfois les matières, si bien que de la dissolution de Valérie en Antoine répond l'incarcération d'Antoine («Le couple»). Un décret de l'O.N.U. visant la castration des Français retranche de la vie sexuelle un jeune couple («La fille du shérif»). Perronnet purge une peine de vingt ans pour s'être engagé dans une histoire de faux-monnayeurs propre à conquérir l'amour de Zulma («Les frères Legendum»). «Manquer le train»: pour se rendre compte que l'on s'est trompé d'amour, que l'on a raté sa vie, et s'en consoler par les cours des mines du Congo. Etc. Dans «Le nez des jumelles», par contre, Léonie et Mélina Martin, après avoir obtenu un nez tout neuf du bon saint Christophe, «devinrent les plus jolies filles du village [...]» et «elles se marièrent toutes les deux par un joli samedi de printemps et eurent chacune huit enfants, sans compter les filles, tous beaux, bien faits, avec les plus jolis nez du monde». (p. 212) Et un bonheur tout simple anime la famille de «Confidences». Cette nouvelle, comme celle qui la précède et la suit, interroge la qualité des rapports humains que souvent mènent la tricherie et le mensonge; même qu'«Entre les pages», «Confidences» et «Augmentation» s'en prennent à la victime plutôt qu'au tricheur.

Amours funestes, rapports et amitiés fragiles («Je donnai un fort coup de pied dans le ventre du mort et un autre sur la nuque, comme on fait à un ami [...]» — «L'accident de voiture», p. 204): voilà les deux observations principales d'Aymé dans ce recueil où l'agir, l'amour, l'amitié sont constamment punis, impossibles, régis par l'intérêt, amenant le coup par derrière, ou par des règles inflexibles, absurdes, d'un sou ou deux, au bout desquelles une prison rappelle l'étroitesse des manœuvres.

Encore faut-il ajouter qu'Aymé s'intéresse aux fantaisies bourgeoises des pauvres, à l'argent par conséquent, au titre, au pouvoir, à la condition nouvelle («Le monument», «Noblesse», «Bergère», «Le train des épouses»), et qu'à choisir — conscience oblige — on y perd. Qu'Aymé nous charme, en dépit d'une morale certaine, qu'il nous séduise, malgré son pessimisme, cela tient sans doute à ce qu'il demeure avant tout, selon la formule de Lecœur, Enchanteur et Magicien.

Claude Sabourin

Claude Bourgeyx, *Les Petits Outrages*, Pantin, le Castor Astral, 1984, 106 p.

Vraiment étonnant, ce recueil de Claude Bourgeyx intitulé *les Petits Outrages*. L'auteur semble s'amuser follement à décrire des situations tout à fait surprenantes, voire impossibles, où l'absurdité et le surréalisme se fondent dans un joyeux délire mêlé d'excentricité et de provocation.

Cet assemblage de faits divers, anodins, banals en apparence, se veut aussi cynique, humoristique et satirique; en effet, pourquoi ne pas échapper à la raison, le temps d'une agréable divagation?

Si les propos de l'auteur sont le plus souvent déroutants, parfois troublants et même dérangeants, ils invitent également à une réflexion... plutôt comique sur le côté dérisoire et futile des événements qui composent la vie quotidienne.

Ainsi, le ton incongru et sarcastique laisse supposer que le regard aigu posé sur les êtres et les choses n'est, somme toute, que le reflet d'une douce folie.

Qui prendrait au sérieux les déviations sexuelles de la crevette rose, le récital unique d'une machine électrique, la chasse aux nains ou l'histoire d'un fauteuil crapaud qui voulait se faire aussi gros qu'un canapé Louis XIII?

Que peut bien signifier la symbolique de l'œuf ou le poids des mots? Et que dire de ces affirmations péremptoires: «Il faut vivre avec son temps puisque, de toute façon, notre temps ne peut pas vivre sans nous», ou encore: «La nuit tous les chats sont gris et les souris se vêtent de fourrure angora.»

L'excès à l'état pur éclate partout, galope à bride abattue et se déploie dans toute son effervescence pour suggérer une vision du monde hors de la réalité, là où le rêve éveillé prend tout son essor.

Assurément, ces courts textes d'une imagination débordante, à l'allure complètement effrénée, dénotent une certaine extravagance et font sourire. À lire... sans retenue.

Marie-Josée Rinfret